



DOSTOÏEVSKI

Humiliés
et offensés

roman traduit du russe
par André Markowicz

ACTES SUD

HUMILIÉS ET OFFENSÉS

Le premier grand roman de Dostoïevski est sans doute l'un des plus destructeurs qu'il ait écrits. C'est bien un sentiment de malaise et d'amertume qui naît de cette histoire dans laquelle le narrateur, un romancier phtisique et solitaire, aime désespérément une jeune fille qui succombe au charme d'un freluquet ; une histoire qui met en scène deux malédictions pater-nelles pour deux femmes qui ont fauté ; une histoire au bout de laquelle seuls les monstres seront récom-pensés.

Malgré la noirceur des personnages, le lecteur ne pourra qu'être saisi par la force juvénile du lyrisme, par la joie pure du romancier qui s'abandonne à une intrigue sentimentale, relevée à tout instant par l'iro-nie la plus fine.

Né à Moscou le 30 octobre 1821, Dostoïevski est entré en littérature en janvier 1846 avec Les Pauvres Gens. Il est mort à Saint-Pétersbourg le 28 janvier 1881.

Illustration de couverture : Karl Brullov, *Portrait de Sergueï Sobolevski*, 1832, Musée russe, Saint-Pétersbourg

CHRONOLOGIE
DES ŒUVRES DE DOSTOÏEVSKI

- Les Pauvres Gens*, 1846.
Le Double, 1845-1846.
Roman en neuf lettres, 1846.
Monsieur Prokhardtchine, 1846.
La Logeuse, 1847.
Polzoukov, 1848.
Un cœur faible, 1848.
La Femme d'un autre et le mari sous le lit, 1848.
Un honnête voleur, 1848.
Le Sapin et le Mariage, 1848.
Les Nuits blanches, 1848.
Nétochtka Nezvanova, 1848-1849.
Le Petit Héros, 1849.
Le Rêve de l'oncle, 1855-1859.
Le Village de Stepantchikovo et ses habitants, 1859.
Humiliés et Offensés, 1861.
Les Carnets de la maison morte, 1860-1862.
Notes d'hiver sur impressions d'été, 1863.
Les Carnets du sous-sol, 1864.
Le Crocodile, 1864.
Crime et Châtiment, 1866.
Le Joueur, 1866.
L'Idiot, 1868.
L'Eternel Mari, 1870.
Les Démons, 1871.
Journal de l'écrivain 1873 (récits inclus) :
I. "Bobok" ;
II. "Petits tableaux" ;
III. "Le quémandeur".
L'Adolescent, 1874-1875.
Journal de l'écrivain 1876 (récits inclus) :
I. "L'enfant «à la menotte»" ;
II. "Le moujik Mareï" ;
III. "La douce".
Journal de l'écrivain 1877 (récits inclus) :
"Le rêve d'un homme ridicule".
Les Frères Karamazov, 1880.
Discours sur Pouchkine, 1880.

Titre original :
Ounijennyé i oskorbliionnyé

© ACTES SUD, 2000
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-08308-3

FÉDOR DOSTOÏEVSKI

HUMILIÉS
ET OFFENSÉS

roman en quatre parties
avec épilogue

traduit du russe
par André Markowicz

ACTES SUD

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

L'année dernière, le 22 mars, au soir, il m'est arrivé une aventure des plus étranges. J'avais passé toute la journée à arpenter la ville, à la recherche d'un logement. L'ancien était très humide, et, déjà à ce moment-là, je commençais à avoir une mauvaise toux. Je voulais déménager déjà depuis l'automne, et, bon, j'avais traîné jusqu'au printemps. De toute la journée, je n'avais rien pu trouver d'acceptable. D'abord, je voulais un logement indépendant, pas une sous-location, et, ensuite, ne serait-ce qu'une seule pièce, mais, coûte que coûte, spacieuse, et, en même temps, on comprend bien, la moins chère possible. J'avais remarqué que, dans un logement étroit, même les pensées se sentent à l'étroit. Or, moi, quand je réfléchissais à mes futurs romans, j'avais toujours aimé marcher de long en large dans la pièce. A propos : j'ai toujours préféré réfléchir à mes œuvres et rêver au moment où elles seraient écrites que les écrire en vrai, et, je vous jure, ce n'est pas la paresse qui en est cause. Quoi donc alors ?

Le matin déjà, je m'étais senti un peu malade, et, au coucher du soleil, vraiment, je n'étais pas bien du tout ; c'était un genre de fièvre qui commençait. En plus, j'étais resté sur pied toute la journée, et j'étais fatigué. Le soir, juste avant la nuit, je passais perspective

Voznessenski. J'aime le soleil de mars à Pétersbourg, surtout le soleil couchant, par une claire journée de gel, bien sûr. Toute la rue luit, soudain, est inondée d'une lumière vive. C'est comme si toutes les maisons, soudain, s'irisaient. Leurs couleurs grise, jaune, vert sale perdent, l'espace d'une seconde, leur aspect lugubre ; c'est comme si l'âme, soudain, s'éclaircissait, comme si l'on tressaillait, ou comme si quelqu'un vous poussait du coude. Un nouveau regard, de nouvelles pensées... C'est étonnant, ce que peut faire en votre âme un seul rayon de soleil !

Mais le rayon de soleil s'éteignit ; le froid se renforçait et commençait à vous pincer le nez ; la nuit devenait plus épaisse ; le gaz brilla dans les magasins et les échoppes. Parvenu au niveau de la pâtisserie Miller, soudain, je m'arrêtai net et me mis à regarder de l'autre côté du trottoir, comme si je pressentais que c'était justement là qu'il allait m'arriver quelque chose d'extraordinaire, et c'est exactement à ce moment-là que, de l'autre côté, j'aperçus le vieillard et son chien. Je me souviens très bien que j'eus le cœur serré d'une espèce de sensation des plus désagréables, et j'étais incapable de démêler moi-même ce que c'était que cette sensation.

Je ne suis pas un mystique ; je ne crois ni aux pressentiments ni aux oracles ; et pourtant, il m'est arrivé, comme à tout le monde, peut-être, dans la vie, un certain nombre d'aventures assez inexplicables. Par exemple, ne serait-ce que ce vieillard : pourquoi donc, en le rencontrant cette fois-là, ai-je tout de suite senti que, le soir même, il allait m'arriver quelque chose de pas tout à fait ordinaire ? Remarquez, j'étais malade ; et les sensations malades sont presque toujours trompeuses.

Le vieillard, de son pas lent et faible, faisant bouger ses jambes comme si c'étaient des bouts de bois, comme

sans les plier, voûté, tapant légèrement de sa canne sur les dalles du trottoir, s'approchait de la pâtisserie. De ma vie je n'ai jamais rencontré de figure aussi étrange, aussi absurde. Déjà auparavant, avant cette rencontre, quand nous nous rencontrions, lui et moi, chez Miller, il me frappait toujours d'une façon malade. Sa haute taille, son dos voûté, son visage cadavérique de quatre-vingts ans, son vieux manteau aux plis déchirés, son chapeau cabossé, vieux de vingt ans, qui dissimulait sa tête chauve sur laquelle avait survécu, juste sur la nuque, une touffe de cheveux non plus blancs, mais de couleur blanc-jaune ; tous ses mouvements, qui survenaient d'une façon comme absurde, comme s'il bougeait sur un ressort, – tout cela, même sans qu'on le veuille, frappait tous ceux qui le voyaient pour la première fois. De fait, c'était un peu étrange de voir sans guide un vieillard si proche de la tombe, d'autant qu'il avait l'air d'un fou qui aurait échappé à ses gardes. Ce qui me frappait aussi, c'était son invraisemblable maigreur : il n'avait presque pas de corps, c'était comme s'il n'y avait juste que de la peau qu'on lui aurait collée le long des os. Ses yeux, très grands, mais sans regard, placés dans des espèces de cercles bleus, regardaient toujours droit devant eux, jamais de côté, et sans jamais rien voir, – cela, j'en suis persuadé. Il avait beau vous regarder, il passait auprès de vous comme s'il n'y avait devant lui qu'un espace vide. Je l'avais remarqué plusieurs fois. Chez Miller, il avait commencé d'apparaître depuis peu, personne ne savait d'où, et toujours accompagné de son chien. Jamais aucun des clients de la pâtisserie n'avait osé lier conversation avec lui, et, lui non plus, il n'adressait jamais la parole à personne.

“Et pourquoi vient-il se traîner chez Miller, que vient-il faire chez lui ?” me demandais-je, de l'autre côté

du trottoir, poussé à l'observer par une force irrésistible. Une espèce de dépit – conséquence de la fatigue et de la maladie – commençait à bouillir en moi. – “A quoi est-ce qu'il pense ? continuais-je en moi-même, qu'est-ce qu'il a dans la tête ? Et est-ce qu'il pense, d'ailleurs, à quelque chose ? Il a une figure tellement morte qu'elle n'exprime absolument plus rien du tout. Et où a-t-il trouvé un chien aussi affreux, qui ne le quitte jamais, et qui compose avec lui comme une espèce de tout, quelque chose d'indissociable, qui lui ressemble à ce point ?”

Ce malheureux chien, lui aussi, semblait-il, avait quatre-vingts ans ; du reste, c'était évidemment le cas ; d'abord, il avait l'air vieux comme jamais aucun chien ne le serait jamais, et, ensuite, pourquoi, dès la première fois où je l'avais vu, m'étais-je dit que ce chien-là ne pouvait pas être comme les autres chiens, que c'était un chien extraordinaire ; qu'il devait absolument avoir quelque chose de fantastique, d'ensorcelé ; c'était peut-être une espèce de Méphistophélès à figure de chien et son destin devait être, par je ne sais quelles voies mystérieuses et inconnues, lié au destin de son maître. En le regardant, vous auriez tout de suite dit avec moi que, son dernier repas, il devait l'avoir fait il y avait au moins vingt ans. Il était maigre comme un squelette, ou (mieux encore !) comme son maître. Il avait perdu quasiment tous ses poils, même les poils de la queue, qui pendouillait comme un bâton, toujours serrée entre ses pattes. Sa tête aux longues oreilles pendait sombrement vers la terre. Jamais de ma vie je n'ai rencontré de chien si répugnant. Quand ils marchaient tous les deux dans la rue – le maître devant, le chien toujours à le suivre, – son nez touchait toujours aux basques de son manteau, comme s'il y était collé. Et

leur démarche elle-même, et tout leur aspect semblait dire, à chaque pas :

Vieux, ce qu'on est vieux, mon Dieu, ce qu'on est vieux !

Je me souviens que je m'étais même dit un jour que le vieillard et le chien s'étaient, je ne sais comment, extraits de je ne sais quel conte d'Hoffmann illustré par Gavarni et qu'ils se promenaient de par le monde sous forme d'affiches ambulantes pour leur édition. Je traversai la rue et j'entrai derrière le vieillard dans la pâtisserie.

Dans la pâtisserie, le vieillard se comportait d'une façon des plus étranges, et Miller, debout derrière son comptoir, faisait déjà une grimace mécontente à chaque visite de ce client peu désiré. D'abord, le visiteur étrange ne demandait jamais rien. Chaque fois, il se dirigeait aussitôt dans un coin, vers le poêle, et s'asseyait sur une chaise. Si cette place devant le poêle était prise, il restait un certain temps, d'un air de stupeur absurde, devant le monsieur qui lui prenait sa place, et s'en allait, comme interloqué, vers le coin opposé, à la fenêtre. Là, il choisissait une chaise, s'asseyait lentement, ôtait son chapeau, le déposant par terre à côté de lui, posait sa canne auprès de son chapeau, puis, se rejetant sur le dossier de la chaise, demeurait immobile pendant trois ou quatre heures. Jamais il n'avait pris un journal, n'avait prononcé un seul mot, émis le moindre son ; il restait juste assis, regardant droit devant lui, les yeux grands ouverts, mais d'un regard tellement obtus, tellement mort que l'on pouvait jurer qu'il ne voyait rien du tout de ce qui l'entourait et qu'il n'entendait rien. Son chien, lui, tournait deux ou trois fois sur lui-même, s'allongeait sombrement à ses pieds, fourrait son museau sous les bottes du vieux, poussait un soupir profond et, s'étalant de

tout son long sur le plancher, restait également immobile pendant toute la soirée, comme s'il mourait pendant ces quelques heures. On avait l'impression que ces deux créatures restaient mortes Dieu sait où toute la journée et qu'au coucher du soleil, soudain, elles se ranimaient, uniquement pour se traîner jusqu'à la pâtisserie de Miller et accomplir ainsi une espèce de devoir mystérieux, incompréhensible. Au bout de trois ou quatre heures, le vieillard finissait par se relever, ramassait son chapeau et rentrait Dieu sait où chez lui. Le chien aussi se levait à son tour, serrant à nouveau sa queue entre ses pattes, la tête basse, et, de son immuable pas traînant, il suivait machinalement son maître. Les clients de la pâtisserie avaient fini par éviter le vieillard de toutes les façons possibles et refusaient même de s'asseoir à côté de lui, comme s'il leur inspirait du dégoût. Lui, il ne remarquait rien.

Les clients de cette pâtisserie sont surtout des Allemands. Ils se retrouvent là de toute la perspective Voznessenski – tous patrons de divers établissements : menuisiers, boulangers, peintres, chapeliers, selliers – tous des personnes aux mœurs patriarcales, au sens allemand du terme. Chez Miller, en général, on sentait une atmosphère patriarcale. Souvent, le patron venait voir les clients, s'attablait avec eux, et l'on éclusait alors une certaine quantité de punch. Les chiens et les petits enfants du patron sortaient aussi parfois à la rencontre des clients, et les clients caressaient tant les enfants que les chiens. Tout le monde se connaissait et se vouait un respect mutuel. Et quand les clients se plongeaient dans la lecture des journaux allemands, on entendait de derrière la porte, chez le patron, sur un piano criard, piailler un "Augustin" exécuté par la fille aînée du patron, petite Allemande aux boucles blondes, qui ressemblait

beaucoup à une souris blanche. On accordait une valse avec plaisir. Moi, je me rendais chez Miller les premiers jours du mois pour lire les revues russes qu'il recevait.

En entrant dans la pâtisserie, je vis que le vieillard était déjà assis à la fenêtre, et le chien couché, comme les autres fois, étendu à ses pieds. Je m'assis en silence dans un coin et me posai mentalement cette question : "Pourquoi étais-je entré ici, alors que je n'y avais résolument rien à faire, alors que j'étais malade et qu'il était bien plus nécessaire que je me presse de rentrer chez moi, pour prendre un thé et me mettre au lit ? Est-ce que, réellement, je n'étais ici que pour observer ce vieillard ?" Le dépit m'envahit. "Mais qu'en ai-je donc à faire, de lui, me demandais-je en repensant à cette sensation étrange et malade qui m'avait pris alors que je le regardais encore dans la rue. Et qu'ai-je donc à faire de tous ces Allemands ennuyeux à mourir ? D'où me vient-elle, cette humeur fantastique ? A quoi bon cette inquiétude à deux sous pour des vétilles, cette inquiétude que je remarque en moi ces derniers temps et qui m'empêche de vivre, de regarder la vie d'un regard clair, ce que m'avait déjà fait remarquer un critique profond, alors qu'il examinait avec indignation mon dernier récit ?" Pourtant, réfléchissant et m'indignant, je restais malgré tout sur place, et ce alors que la maladie m'envahissait de plus en plus, au point que je finis par penser qu'il serait dommage d'abandonner cette pièce chauffée. Je pris un journal de Francfort, j'en lus deux lignes et me mis à somnoler. Les Allemands ne me dérangent pas. Ils lisent, fumaient, et ce n'était que de loin en loin, toutes les demi-heures, qu'ils se communiquaient quelque chose, par bribes et à mi-voix, une nouvelle de Francfort ou je ne sais quel *Witz* ou *Scharfsinn* du célèbre humoriste allemand

Saphir¹ ; après quoi, avec une fierté nationale redoublée, ils se replongeaient dans la lecture.

Je somnolais depuis environ une demi-heure quand je fus réveillé par une forte fièvre. Sérieusement, il fallait rentrer. Mais, à cette minute, une scène muette qui se déroulait dans la pièce m'arrêta une nouvelle fois. J'ai déjà dit que le vieillard, sitôt qu'il prenait place sur sa chaise, fixait tout de suite son regard à un endroit ou à un autre et ne le quittait plus pour un autre objet de toute la soirée. Moi aussi, il m'était arrivé de me retrouver sous ce regard, absurdement fixe et qui ne distinguait rien : la sensation était des plus désagréables, vraiment insupportable, et, d'habitude, je changeais de place le plus vite possible. A la minute présente, la victime du vieillard était un tout petit Allemand rondouillard et bien mis, aux jolis petits cols droits richement amidonnés et au visage incroyablement rouge, en visite dans la capitale, commerçant de Riga, Adam Ivanytch Schulz, comme je devais l'apprendre plus tard, un bon ami de Miller, mais qui ne connaissait encore ni le vieillard ni de nombreux clients. Lisant avec délectation son *Dorfbarbier*² et sirotant son punch, soudain, en relevant la tête, il avait remarqué le regard immobile du vieillard fixé sur lui. Cela l'avait interloqué. Adam Ivanytch était une personne très susceptible et chatouilleuse, comme le sont, en général, tous les Allemands

1. Moritz Gotlieb Saphir, 1795-1858, écrivain humoriste allemand. Dostoïevski retraduit presque exactement en allemand le titre d'une édition de ses livres en russe : *Plaisanteries et traits d'esprit du célèbre humoriste allemand M. G. Saphir* (1845). (Toutes les notes sont du traducteur.)

2. *Le Barbier de village*, journal satirique allemand illustré, édité à partir de 1844.

“honorables”. Il lui parut étrange et blessant qu’on se permît de l’observer d’une façon tellement fixe et si peu délicate. Il écarta les yeux de l’hôte malpoli avec une indignation rentrée, marmonna quelque chose dans sa barbe, et, sans rien dire, se cacha derrière son journal. Pourtant, il n’y tint pas et, deux minutes plus tard, de derrière son journal, lança un regard soupçonneux : le même regard obtus, la même observation absurde. Cette fois encore, Adam Ivanytch garda le silence. Mais quand les faits se reproduisirent une troisième fois, il s’empourpra et estima qu’il était de son devoir de défendre son honneur et de soutenir, devant l’honorable public, celui de la ville de Riga, qu’il estimait sans doute représenter. Dans un geste impatient, il jeta son journal sur la table, faisant énergiquement claquer la baguette à laquelle il était fixé, et, brûlant du sentiment de sa propre dignité, rouge de punch et d’amour-propre, c’est à son tour qu’il se mit à fixer de ses petits yeux minuscules et flamboyants le vieillard insupportable. On pouvait croire que, tous les deux, l’Allemand et son adversaire, ils cherchaient à se dominer par la force magnétique de leurs regards et attendaient qui serait le premier à avoir honte et à baisser les yeux. Le claquement de la baguette et la position excentrique d’Adam Ivanytch attirèrent l’attention de tous les clients. Ils interrompirent tous leurs occupations et se mirent à observer les deux adversaires avec une curiosité grave et muette. La scène devenait très comique. Mais le magnétisme des yeux pleins de défi du rouge et replet Adam Ivanytch ne fut dépensé qu’en pure perte. Le vieillard, sans se soucier de rien, continuait de fixer un M. Schulz totalement hors de lui et ne remarquait absolument pas qu’il était devenu l’objet de la curiosité générale, comme si sa tête se trouvait dans la lune et